

---

**Brigitte Studer, Berthold Unfried, Irène Herrmann,  
eds., Parler de soi sous Staline**

**Catherine Depretto**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4112>

DOI : [10.4000/monderusse.4112](https://doi.org/10.4000/monderusse.4112)

ISSN : 1777-5388

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 731-736

ISBN : 2-7132-1833-0

ISSN : 1252-6576

**Référence électronique**

Catherine Depretto, « Brigitte Studer, Berthold Unfried, Irène Herrmann, eds., Parler de soi sous Staline », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 44/4 | 2003, mis en ligne le 19 juin 2009, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4112>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Brigitte Studer, Berthold Unfried, Irène Herrmann, eds., Parler de soi sous Staline

Catherine Depretto

---

## RÉFÉRENCE

Brigitte STUDER, Berthold UNFRIED, Irène HERRMANN, eds., **Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années trente**. Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 2002, 210 p.

- 1 À première vue, la notion d'individu ne serait guère pertinente pour aborder le régime stalinien : le paradigme totalitaire tend au contraire à insister sur l'atomisation de la société, l'uniformisation de la personnalité, la domination du discours officiel sur toute parole individuelle dans la société soviétique des années 1930. Avec les travaux d'histoire sociale qui se sont développés à partir des années 1960, cette vision a commencé à être remise en cause : les « révisionnistes » ont refusé de considérer la société comme uniquement dominée, écrasée par un totalitarisme omnipotent ; ils ont voulu mettre en avant des éléments de consensus entre le pouvoir et la société et sont même allés jusqu'à interpréter certaines décisions du pouvoir comme la réponse à des pressions sociales. Après cette réorientation vers le social, l'historiographie du stalinisme n'a pas échappé à un nouveau virage, le « tournant culturel », qui s'attache à retracer les logiques sociales ou individuelles en opérant à partir du « subjectif » et montre, par exemple, comment l'individu intériorise les normes du régime. Un des livres de référence pour cette nouvelle tendance est l'ouvrage de Stephen Kotkin, consacré au chantier de Magnitogorsk, qui définit le stalinisme davantage comme une « civilisation », c'est-à-dire un ensemble de valeurs, un mode de vie, que comme un système politique se réduisant, qui plus est, à la domination d'un seul homme<sup>1</sup>. Une autre illustration de cette orientation nous est fournie par l'ouvrage collectif publié sous la direction de Sheila Fitzpatrick, *Stalinism : new directions*<sup>2</sup>. Une des questions centrales devient alors l'étude de

la construction des identités dans une société qui rejette l'individualisme et se caractérise par une volonté d'emprise totale sur les citoyens, une politique consciente « d'ingénierie sociale », se traduisant par des mesures de contrôle accru et la formation de nouveaux cadres. Comment se construit une identité soviétique et à travers quelles formes de thématization du moi ? Celles-ci peuvent aller de formes proches de ce qu'on connaît dans nos sociétés, comme le journal intime, jusqu'à des formes typiques du communisme bolchevik, comme le questionnaire (*anketa*), l'autobiographie d'institution (*avtobiografija*), l'auto-rapport (*samootčet*), l'autocritique publique (*avtokritika*), sans oublier l'interrogatoire policier et les différentes formes de délation : parler des autres, c'est aussi parler de soi.

- 2 L'essor de cette tendance historiographique a été incontestablement favorisé par le renouvellement des travaux sur le communisme, qui se sont recentrés sur le sujet et l'examen des autobiographies de parti, et par l'ouverture des archives soviétiques qui a permis l'accès à diverses formes, institutionnelles ou non, du « parler de soi ». On signalera en particulier la découverte d'un nombre important de journaux intimes, rédigés pendant les années 1930, systématiquement analysés par une équipe de chercheurs, et dont témoigne l'ouvrage publié sous la direction de Véronique Garros, Natalia Korenevskaya et Thomas Lahusen, *Intimacy and terror. Soviet diaries of the 1930's*<sup>3</sup>.
- 3 Issu d'un colloque qui s'est tenu en 1999, l'ouvrage dont nous rendons compte ici est un bon état des lieux de la question. Réunissant des spécialistes de divers pays et champs disciplinaires, philosophes, historiens, sociologues, spécialistes de l'URSS comme du communisme, il a le grand mérite de n'occulter aucun des problèmes que pose l'ensemble des problématiques individuelles quand on a affaire à des sociétés de nature totalitaire et n'hésite pas à faire entendre des points de vue divergents. On y trouve un bon échantillon des nouvelles approches qu'engendre le « tournant par le subjectif » en même temps que des efforts stimulants de conceptualisation. Ces travaux s'inspirent en effet pour une bonne part de sociologues, comme Max Weber ou Norbert Elias, mais surtout de l'héritage du philosophe et historien Michel Foucault, considéré à la fois comme celui qui a initié l'étude des « techniques de soi »<sup>4</sup> et celui qui s'est intéressé aux rapports entre individu et État dans le cadre d'un « pouvoir pastoral », soucieux de contrôler chaque individu en particulier<sup>5</sup>. Que Foucault soit sollicité au titre d'une double postérité est très révélateur de l'écueil principal que soulève la problématique du « travail sur soi sous le stalinisme », entendu ici au sens large comme le régime de l'URSS à partir du « grand tournant », mais aussi comme ce qui a trait au communisme international dans les années 1930. Si on comprend la volonté de suggérer la persistance d'une sphère individuelle et de phénomènes de subjectivation sous le communisme, il n'en demeure pas moins vrai que ceux-ci étaient sans doute d'une nature tout à fait spécifique et l'on est en droit de se demander si un certain nombre de notions qui ont trait à la personnalité, l'individu, le privé, etc., employées spontanément pour parler des citoyens soviétiques, ne devraient pas être réexaminées au préalable. Les « techniques de soi » qu'on voit à l'œuvre, y compris dans les journaux intimes, apparaissent en bien des cas comme des techniques de pouvoir intériorisées dont le résultat est un total asservissement de l'individu, ayant tellement bien assimilé les pressions extérieures qu'il n'en a plus conscience. C'est ce que montre E. A. Toddes sur le cas de Boris Ejhenbaum (1886-1959) et de ses travaux sur Lev Tolstoï dans le dernier *Recueil Tynjanov* (2002). Croyant trouver dans les études tolstoïennes une sorte de niche protectrice lui permettant d'échapper à une critique trop idéologique, le chercheur est amené à des

concessions constantes qui finissent par lui faire revendiquer l'héritage de Lenin sur Tolstoï, « miroir de la révolution russe », et rendent extrêmement difficile le retour à autre chose après 1956<sup>6</sup>. Certes, il est sans doute réducteur de ne considérer les individus que comme des sujets dominés, asservis ; ils sont aussi acteurs et gardent une part de subjectivité, mais dans quelle mesure ? et, sur ce point, il n'y a pas unanimité entre les auteurs, ce qui est sans doute la meilleure preuve de l'actualité des questions soulevées et de leur complexité. Aussi est-il particulièrement significatif que le recueil s'ouvre par la contribution du philosophe helvétique Urs Marti qui s'élève contre l'exportation des notions foucauldienne de « techniques de soi » pour aborder le stalinisme. En effet, dans l'optique de Foucault, le « travail sur soi » était envisagé comme une pratique réfléchie et volontaire ; dans le cas de l'URSS stalinienne, « on ne peut au mieux parler que de formes instrumentalisées et donc perverses de techniques de soi puisque leur objectif premier n'est pas la purification ou l'élévation de l'individu, mais la soumission aux desseins du parti » (p. 43).

- 4 Dans les articles suivants qui examinent successivement différentes formes du parler de soi sous le communisme : autobiographie d'institution, autocritique, journal, on ne débouche pas toujours sur des interprétations parfaitement convergentes. L'historienne américaine Sheila Fitzpatrick, s'appuyant sur le cas d'une responsable du parti de Leningrad, A. M. Plotnikova, insiste pour montrer les limites taxinomiques du communisme soviétique qui peine à classer les individus se trouvant au croisement de plusieurs origines sociales. Les spécialistes du communisme français, Claude Pannetier et Bernard Pudal<sup>7</sup> se penchent de leur côté sur les autobiographies communistes d'institution, imposées par le parti français à ses militants à partir des années 1930 sur le modèle de ce qui se faisait en URSS, et qui étaient essentielles pour bien séparer « bons et mauvais sujets ». Elles apparaissent ainsi comme un élément-clé de la constitution d'un sujet « stalinien », « observé, ausculté, mais aussi assujéti dont on souhaite qu'il accepte le mode d'interpellation de l'individu en sujet dont il est l'objet » (p. 65)<sup>8</sup>. Pour eux, et à la suite de Michel Foucault, c'est bien une forme de pouvoir spécifique, le « pouvoir pastoral » dont le communisme serait en quelque sorte l'héritier moderne, qui génère cette volonté de connaissance et de direction des individus, passant par la connaissance biographique (d'où leur conception du communisme comme « bureaucratie »). Ainsi, pour mettre en évidence ce que le parti attendait d'un bon militant, les chercheurs se sont concentrés sur les autobiographies jugées suspectes par les « sélecteurs » et essayent de formuler les raisons de ces réserves. Mais l'examen détaillé de trois de ces cas les amène surtout à relever les limites de l'outil biographique qui ne révèle pas tout, quant à la façon dont chaque sujet individuel gère son adhésion au parti ; c'est ainsi qu'affleurent des formules manifestant le désir de garder une certaine indépendance de vue, comme dans la question du rapport aux trotskystes. Tout ne peut être parfaitement élucidé, comme dans le cas de Jacques Decour qui, malgré l'avis négatif figurant sur sa « bio », a bien été admis au parti et a même été en charge des intellectuels communistes pendant l'Occupation.
- 5 Klaus-Georg Riegel et Oleg Kharkhordin s'intéressent, eux, à une autre forme de discours sur soi bien spécifique du communisme, l'autocritique, et en livrent diverses interprétations. Le chercheur allemand, s'inspirant des *Écrits de sociologie religieuse* de Max Weber, analyse le phénomène à travers les concepts de « communauté des virtuoses », puritanisme calviniste, ascétisme intérieur qu'il présuppose, et s'autorise ainsi à des rapprochements entre religion et réalité révolutionnaire afin d'en éclairer les constructions sociales et les systèmes de croyance. Appliqué au contexte des années 1930,

ce rapprochement permet d'établir une analogie entre le cadre léniniste-virtuose et le moine révolutionnaire qui confesse ses fautes parmi ses pairs grâce à la critique et à l'autocritique, confession-autocritique susceptible de devenir inquisition-purge quand la communauté s'institutionnalise ou quand le groupe de virtuoses devient une Église distribuant la grâce. Mais ce raidissement, loin de favoriser de sincères repentirs, reste une manifestation formelle, lors de laquelle le sujet cherche à se conformer en apparence au cadre léniniste. En revanche, Oleg Kharkhordin voit dans l'autocritique une des rares occasions où le sujet stalinien a la possibilité de parler de soi et où il se sent confirmé dans son identité révolutionnaire. En tout cas, l'autocritique est perçue comme une pratique spécifiquement russe par les communistes étrangers (article de Berthold Unfried) qui, le premier moment de surprise passé, essayent de s'approprier l'exercice et peuvent en faire un instrument d'autopromotion, par la mise en accusation d'autrui, au-delà de leur propre critique. Cependant, l'évolution des années 1930 et la marche vers la terreur rendent assez vite caduques ces sortes de stratégies et les communistes occidentaux se voient contraints d'endosser en tant qu'étrangers le rôle d'ennemi viscéral du parti.

- 6 Avec la contribution de Jochen Hellbeck, nous retrouvons une forme plus habituelle d'écriture de soi, le journal intime ; reprenant l'exemple du journal de Stepan Podlubnyj, qu'il a déjà largement sollicité<sup>9</sup>, l'auteur montre comment l'écriture de soi pour soi vise avant tout une sorte de perfectibilité et d'intégration sociales devant permettre au sujet sa parfaite conformité avec l'idéal soviétique ; loin d'être un lieu d'épanchements narcissiques, le journal aurait surtout une fonction d'autodiscipline, consciemment revendiquée par le diariste et reflétant une réelle intériorisation des valeurs staliniennes. Mais, comme cette pratique viendrait malgré tout d'une initiative individuelle, l'auteur veut aussi y voir un élan de subjectivation et, partant, d'émancipation.
- 7 On retrouverait des objectifs analogues dans les journaux de production ne relevant pas d'initiatives privées mais d'une incitation vive, comme dans le cadre du célèbre projet de Maksim Gorkij, *Histoire des fabriques et des usines*<sup>10</sup>, colossale entreprise qui devait retracer l'histoire passée et présente des entreprises industrielles les plus importantes de l'URSS et qui incluait aussi les camps du Goulag<sup>11</sup>. Spécialiste du métro de Moscou, Josette Bouvard s'est penchée ici sur les journaux qu'on a fait rédiger entre 1933 et 1935 à ses constructeurs : ils devaient rappeler leur histoire et détailler l'expérience acquise sur le chantier afin de constituer la base documentaire pour le volume correspondant de la collection. En fait, parmi les très nombreux ouvriers du chantier du métro, peu ont répondu à l'appel et les quelques spécimens toujours conservés aujourd'hui dans les archives de Moscou sont en fait assez pauvres, ce qui expliquerait peut-être pourquoi le volume sur les constructeurs du métro n'a jamais vu le jour. Malgré cet échec, ces journaux de production constituent néanmoins une forme spécifique du communisme stalinien, permettant d'appréhender même grossièrement la façon dont pouvaient se constituer certaines identités ouvrières dans les années 1930.
- 8 Plus que des réponses, les contributions que nous venons d'analyser offrent donc surtout de nouvelles pistes de recherche et, avec l'interrogation sur la construction identitaire sous le communisme, commencent à défricher un ensemble de questions extrêmement complexes qui mobilisent des connaissances variées, relevant de plusieurs disciplines, philosophie, sociologie, histoire, pour n'en citer que quelques-unes. À terme, ce type d'étude est certainement appelé à se développer et pourrait intégrer d'autres textes, comme les autobiographies rédigées par les citoyens soviétiques, et pas uniquement par

les communistes, les responsables politiques, administratifs ou les ouvriers. On dispose en particulier des autobiographies d'écrivains, constamment remaniées, réécrites, adaptées, et de fait véhiculant de nombreuses inexactitudes et falsifications dont on ne comprend pas toujours bien les motivations. Un traitement systématique, à la fois quantitatif et qualitatif, de ces montagnes d'autobiographies et des incertitudes qu'elles renferment fournirait sans doute des renseignements précieux sur la constitution des identités en Russie soviétique. Plus généralement, la « biocratie » considérée comme typique du communisme stalinien pourrait être rapportée à la quasi disparition de l'autobiographie comme genre littéraire à la même époque en URSS<sup>12</sup> : celle-ci ne figure plus que sous les formes abâtardies que sont les récits de vie (proches des autobiographies d'institution) chez des écrivains d'origine ouvrière qui se constituent ainsi leur légitimité et ne réapparaît qu'après 1956, en empruntant essentiellement la forme traditionnelle des mémoires. Pour finir, signalons les qualités éditoriales du volume : les textes sont très bien présentés par Irène Herrmann et accompagnés à chaque fois d'une bibliographie conséquente, fort utile pour les chercheurs.

## NOTES

1. *Magnetic mountain : Stalinism as a civilization*, Berkeley, University of California Press, 1995.
2. Londres – New York, Routledge, 2000.
3. New York, The New Press, 1995.
4. Michel Foucault, « 1980-1981 : subjectivité et vérité », *résumé des cours 1970-1982. Conférences, essais et leçons du Collège de France*, Paris, Julliard, 1989.
5. Michel Foucault, *Dits et écrits IV*, Daniel Defert et François Ewald, eds., Paris, Gallimard, 1994, p. 22-243.
6. E. A. Toddes, « B. M. Ejhnenbaum v 30-50 gody », *Tynjanovskij sbornik* [Moscou], 11, 2002, p. 563-691.
7. Voir également, des mêmes auteurs, « Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939) », *Genèses*, 23, 1996, p. 53-75 et l'ouvrage qui vient de paraître sous leur direction, *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002.
8. Ce sont les termes mêmes de Michel Foucault.
9. Voir en particulier « Fashioning the Stalinist soul : the diary of Stepan Podlubnyj 1931-39 », in S. Fitzpatrick, ed., *Stalinism : new directions*, op. cit., p. 77-116.
10. À ce sujet, voir S. V. Žuravlev, *Fenomen « Istorii fabrik i zavodov »*, Moscou, 1997.
11. Le volume le plus célèbre est celui qui est consacré au camp du canal mer Blanche-Baltique, auquel ont collaboré plusieurs écrivains prestigieux, *Belomorsko-Baltiiskij Kanal imeni Stalina*, Moscou, 1934.
12. D'où le caractère vraiment exceptionnel de l'autoanalyse psychanalytique *Avant le lever du soleil* que Zoščenko commence à publier en 1943 mais dont la publication est interrompue. La première édition intégrale du livre ne paraîtra en Russie qu'en 1987.